

5. Alain Deneef

« Envoyer un signal d'apaisement à la Flandre »

Bruxellois et businessman à la carrière fulgurante, Alain Deneef est l'un des principaux organisateurs des Etats généraux de Bruxelles, en 2008 (1). Il défend l'idée de régionaliser l'enseignement pour rassurer les Flamands.

ALAIN DENEEF

« La communautarisation prônée par les Flamands ne rendrait pas compte de l'extrême pluralité de Bruxelles en tant que Région et, surtout, en tant que ville. »



Le Vif/L'Express : La cogestion de Bruxelles par les Communautés, est-ce vraiment un scénario invraisemblable pour les francophones ?

► **Alain Deneef :** Pour les francophones bruxellois, ce n'est pas acceptable, car cela poserait des problèmes inextricables de sous-nationalités avec toutes les conséquences néfastes qu'on sait. Dans ce cas de figure, il est clair qu'on verrait émerger une force politique autonome bruxelloise, composée majoritairement de francophones qui ne prendraient plus leurs ordres auprès des partis classiques. Les Wallons, eux, se disent opposés à la cogestion. Pourtant, si on essaie de deviner leurs arrière-pensées, cela pourrait les arranger, car, dans les négociations, ils devraient alors lâcher moins de lest sur

des questions fondamentales comme la sécurité sociale. En fait, Bruxelles est déjà cogérée, pour les matières communautaires ou dans le cadre de l'accord de coopération entre Bruxelles et le fédéral (Beliris). Donc, un peu moins ou un peu plus, cela ne changerait pas grand-chose pour les Wallons...

Une cogestion signifie-t-elle forcément une « flamandisation » de Bruxelles ? Qu'est-ce qui empêcherait les francophones de garder leur identité ?

► Il s'agit moins de préserver le caractère francophone de Bruxelles que de sauvegarder un mécanisme institutionnel efficient. Le fédéralisme personnel n'a jamais fonctionné. On a tenté le coup dans l'Empire austro-hongrois. Ce fut un échec. Leur seul fédéralisme

qui ait réussi est territorial. En l'occurrence, pour la Belgique, régional. **Ne faudrait-il penser Bruxelles davantage en tant que ville plutôt que Région ?**

► Il est vrai que, de par son caractère urbain, Bruxelles n'est pas une Région comme les autres. La Région bruxelloise peut donc se concevoir différemment. Je ne vois pas d'inconvénient à ce que Wallons et Flamands aient un droit de regard sur les Bruxellois, notamment en matière de financement

LES FLAMANDS CRAIGNENT DE DEVOIR JOUER À UN CONTRE DEUX

complémentaire, pour autant que le rôle de capitale multiple de Bruxelles soit accepté par les deux Régions. Mais, en dehors de ce rôle-là, rien ne justifie que les Bruxellois se laissent dicter ce qu'ils doivent faire par le reste du pays. **N'y a-t-il pas un peu de paranoïa de la part des francophones, comme l'affirment des éditorialistes flamands ?**

► Il y a certainement de l'exagération de la part de certains francophones. Cela dit, il faut admettre que la communautarisation prônée par les Flamands ne rendrait pas compte de l'extrême pluralité de Bruxelles en tant que Région et, surtout, en tant que ville : 28 % des habitants de la capitale sont étrangers et 24 % ne sont pas des Belges de souche depuis deux ou trois générations. Impossible de rendre compte de cette mosaïque multiculturelle et cosmopolite via un système qui ne met en avant que deux Communautés. Savez-vous qu'à Bruxelles la communauté marocaine est plus importante que

la communauté flamande ? Si on rentre dans la logique des communautés...

Qu'est-ce qui explique la rage communautariste des Flamands ?

► La stratégie du fruit mûr, qui consiste à attirer les Bruxellois dans les filets d'institutions flamandes plus généreuses. Mais aussi, et peut-être surtout, la volonté de neutraliser Bruxelles. Depuis trois ans, les francophones ont fait deux erreurs. D'abord en refusant de négocier. Ils récoltent aujourd'hui ce qu'ils ont semé. Ensuite, en voulant toujours marier Bruxelles avec la Wallonie. Ils n'ont cessé de marteler l'idée qu'il fallait affermir l'alliance entre les deux. Comment voulez-vous que les Flamands ne craignent pas de devoir jouer à un contre deux ? Ce sont les Wallons qui contrôlent la Communauté française, puisqu'ils représentent trois francophones sur quatre. Donc, via les matières communautaires, ils gèrent beaucoup plus de choses que les Flamands à Bruxelles, vu que 90 % des habitants de la capitale sont francophones. La seule manière de désamorcer la crainte flamande est de découpler la Wallonie et Bruxelles : si on régionalisait l'enseignement, la principale compétence communautaire, on enverrait un signal clair d'apaisement à la Flandre.

Mais les Flamands ne voudront jamais régionaliser cette matière, puisqu'ils prônent la communautarisation...

► Et pourquoi ne pas le faire de manière asymétrique ? Je pense qu'une série de compétences de la Communauté française peuvent être transférées aux Régions bruxelloise et wallonne, sans obliger les Flamands à faire de même, en leur permettant de conserver la Vlaamse Gemeenschap telle quelle.

● ENTRETIEN : TH.D.

(1) Dès le 3 octobre prochain, les Etats généraux se verront prolongés par l'Université citoyenne de Bruxelles, sur les campus de l'ULB et de la VUB. Celle-ci réunira notamment des représentants des milieux de l'immigration populaire pour réfléchir à la création d'un festival des jeunesse bruxelloises.



KRISTIEN HEMMERCHTS

Ecrivaine (1)

Espérance

Pourquoi les Flamands se sentent-ils tellement concernés par Bruxelles ? A première vue, rares sont les liens qui les y attachent. Ils habitent la périphérie dans une maison avec un jardin et un garage pour une ou deux voitures. Dont ils ont besoin pour aller travailler dans la capitale. Avant, ils devaient aussi prendre leur voiture pour y faire leurs courses ou pour passer la soirée au cinéma, mais la périphérie est riche désormais en magasins et en centres culturels. Et elle offre ses établissements scolaires, excepté ceux de l'enseignement supérieur.

Les universités et Hautes Ecoles flamandes les plus importantes se situent à Gand et à Louvain. Puis il y a Anvers et, enfin, Bruxelles qui ferme le ban. Bruxelles fait peur aux étudiants flamands. On n'aime pas ce qu'on ne connaît pas. Les jeunes Flamands trouvent que Bruxelles est sale et peu sûre. Ils n'ont pas tout à fait tort. Et, qui plus est, Bruxelles n'excelle pas vraiment dans la bonne gouvernance.

Mais pourquoi diable les Flamands ne lâchent-ils pas Bruxelles ? Pourquoi ne disent-ils pas : zut, bon débarras ? Rien ne les empêcherait de faire d'Anvers leur capitale. Les francophones n'auraient alors qu'à se débrouiller à Bruxelles, tant bien que mal. D'ailleurs, les Flamands ne seraient pas empêchés d'assister aux concerts aux Beaux-Arts ou d'admirer les Magritte au musée éponyme ou encore de disposer d'un pied-à-terre rue Dansaert. Ils ne cesseraient non plus d'exercer leur métier dans la capitale, encore que, dans ce cas de figure, quantité de bureaux rejoindraient la grande métropole portuaire.

Aussi longtemps que la Flandre ne lâche pas Bruxelles, il y a de l'espoir pour la Flandre. Cela signifie que la Flandre est moins « flamande » que le scrutin du 13 juin le laissait supposer. Par « flamand » j'entends ici : replié sur soi, « provincialiste », nos-

talgique, borné. Bruxelles n'est pas seulement la principale ville du pays, mais aussi la plus dérégulée, la plus diversifiée, la plus hybride. Qu'un parti nationaliste flamand se batte pour Bruxelles est une contradiction en soi. Le nationalisme flamand n'a tracé aucune piste à Bruxelles. On dirait qu'il est incapable de s'y acclimater. Il n'a aucune prise sur la capitale. A Bruxelles, on doit se servir d'une loupe pour découvrir l'« identité flamande ». C'est le lieu par excellence où foisonnent les identités « impures ». Anvers, et non Bruxelles, est la capitale naturelle de la N-VA. Que justement cette N-VA se batte pour Bruxelles est une aubaine pour la Flandre : celle-ci ouvre de nouveau ses portes. Voilà un

Qu'un parti nationaliste flamand se batte pour Bruxelles est une contradiction en soi

signe d'espérance qui ne trompe pas.

Les Flamands de Bruxelles ont choisi d'y vivre parce c'est le seul endroit en Belgique où l'on hume l'air d'une ville mondiale. Ils aiment y entendre parler une vingtaine de langues. Incontestablement, il y a des Flamands qui se passionnent pour leur capitale, même des Flamands qui n'y demeurent pas. Johan Verminnen, qui a grandi dans la périphérie, ne chante-t-il pas : « Mijn Brussel, 'k zit in je binnezak ; al ben je als een lelijk huis toch voel ik me hier veilig thuis. » (Ma Bruxelles à moi, je suis dans ta poche intérieure ; même si tu es une maison laide, je me trouve ici chez moi en toute sécurité) ? Joëlle Milquet aurait probablement de la peine à le croire, mais dans le cœur de beaucoup de Flamands ne vivent pas seulement un Flamand, mais aussi un Bruxellois. Et peut-être aussi un Belge. ■

(1) Née à Bruxelles, rue du Marais. Enseigne la littérature anglo-saxonne à la Hogeschool Universiteit Brussel (HUB).